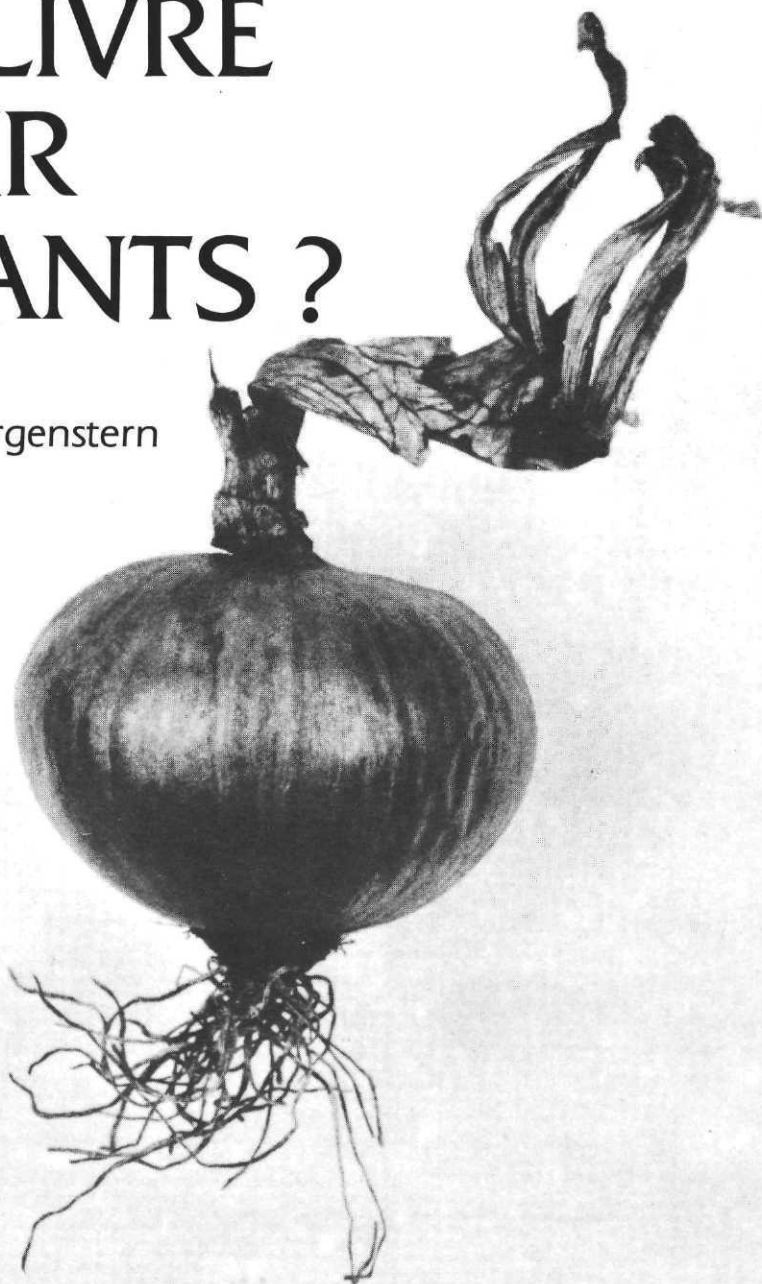


COMMENT J'ÉCRIS UN LIVRE POUR ENFANTS ?

par Susie Morgenstern



D'abord il faut que je m'asseye. Ça, c'est le plus difficile. Le départ des enfants pour l'école laisse un vide bruyant. Je pense au linge sale qui attend depuis une semaine. Bientôt nous serons en pleine pénurie de culottes et de chaussettes. Je me décide. Je mets la pile entière dans la machine à laver. Le téléphone sonne : « Est-ce que tu veux aller en Italie ? — Non, il faut que je travaille ». Le soleil brille, appelle, essaie de me détourner. J'époussette ici et là, et puis j'enlève la poussière de mon cerveau. La poussière, c'est ma culpabilité de passer ma journée, mes semaines, mes mois, ma vie (mes nuits) à écrire des livres pour enfants alors qu'il y a tellement d'autres choses à faire (par exemple : mes copies à corriger) et qu'il y a déjà tant de livres pour enfants. Est-ce que c'est un service à l'humanité d'écrire encore un livre ?

Je me fais la morale et j'attaque une nouvelle page de mon cahier. Je me promets d'essayer d'écrire un bon livre et non pas un produit à ajouter aux étagères surchargées d'une librairie.

Ça crée des soucis, des tensions, et des doutes. A chaque ligne, à chaque mot presque on peut se demander si tout va s'harmoniser. Mais j'ai la chance de ne pas être une perfectionniste, alors je fonce. J'accumule les fautes d'orthographe, de concordance des temps, de français, qui n'est pas ma langue natale et que je n'ai malheureusement jamais appris.

Quand je n'ai pas d'idées je suis triste et préoccupée. Quand j'ai une idée je suis triste, obsédée et préoccupée. Quand je termine un livre je suis triste, nue et inquiète. C'est une belle vie !

Je crois que je travaille consciemment ou inconsciemment tout le temps. Il n'y a pas d'autre solution — je n'arrive pas à me débrancher. J'en veux même à mes pauvres étudiants à la fac de me kidnapper de ma table pendant les heures de cours ou de préparation. J'ai une rage d'écrire et de créer des livres. J'ai toujours été fascinée par le livre.

Au début j'étais plus ou moins illustrateur, jusqu'à ce que l'on m'ait (plus ou moins) fait comprendre que mes dessins n'étaient pas mon destin. J'ai commencé par *L'alphabet hébreu* (La Noria) qui est composé uniquement d'illustrations. Pour *Je n'ai rien à faire et je ne sais pas quoi faire* (Léon Faure), Jean-Louis Yaich m'a convaincue (forcée) d'écrire un texte pour illustrer

les images. *La Grosse Patate* (Léon Faure) était mon premier vrai texte en français (à part ma thèse de troisième cycle qui ne compte pas).

J'ai tenté d'écrire mon premier roman en anglais mais il est sorti en français malgré moi. *C'est pas juste !* (Bibliothèque de l'amitié) était pour moi une fête. Je n'avais pas un plan, juste un élan. J'y ai travaillé un an avec une joie malicieuse de transformer l'argent en prétexte à vivre les aventures d'une vie « riche ». Je me suis surtout fait rire grâce à ma Charlotte. C'est ma grande ambition : écrire pour faire rire.

J'ai moins réussi dans cette direction pour *Les deux moitiés de l'amitié* (Bibliothèque de l'amitié), où je me suis laissée emporter par la gravité des conversations de Salah et Sarah. Chaque matin en reprenant mon texte je ne savais pas où leur dialogue allait m'amener. Je crois que j'étais plus prisonnière que maître de mes personnages. J'ai eu des disputes avec mes enfants pendant des mois au sujet de la fin de ce livre. Elles voulaient assister à la rencontre des deux amis mais quelque chose en moi a dit non, et je ne pouvais pas le finir « bien ».

Un de mes amis me dit que mes livres sont des études sur la frustration. Une petite fille (toujours des petites filles !) qui n'a rien à faire, une qui aime manger et ne devrait pas, une entreprenante qui échoue à toutes ses entreprises, deux amis qui ne se rencontrent pas — c'est un lourd bilan. Ajoutons à cela *La sixième* (qui va sortir à la Bibliothèque de l'Ecole des loisirs). Là encore il s'agit d'une petite fille qui entre en sixième comme un conquistador et qui en sort comme une loque. Cela n'allège pas le bilan. Je n'y peux rien. Je crois que l'école en France est souvent une triste affaire et je ne peux pas taire mon indignation et ma peine. L'histoire la plus souriante et optimiste que j'ai écrite est *Un anniversaire en pomme de terre* (Ecole des loisirs). L'histoire de cette histoire donne une bonne idée de comment naît un livre.

Un ami musicien, qui venait souvent manger chez nous à l'improviste entre deux répétitions, m'a apporté un jour un cadeau. Ce n'était pas un cadeau habituel : une bonne bouteille ou des petits fours. Non. C'était une barquette de légumes « pot au feu » sous cellophane achetée au supermarché : deux poireaux, deux navets, trois carottes, un oignon. J'étais surprise par ce bouquet potager et puis ravie. Cela m'a donné l'idée

d'écrire l'histoire de Mélanie qui aime tant les cadeaux dorés et qui reçoit pour son anniversaire les produits verts du marché.

L'histoire de Mélanie est en quelque sorte l'histoire de mon coup de foudre pour les légumes et la cuisine en France. Arrivée à 22 ans à Nice, je n'avais jamais vu un vrai navet ou un poireau. J'avais seulement vu des carottes (à cause des lapins).

Ma recherche pour *Un anniversaire en pomme de terre* a consisté à méditer sur chacun des légumes. Je suis allée au marché chercher le poireau parfait. Je les ai passés en revue, je tâtai chacun d'entre eux sous l'œil désapprobateur du marchand et puis je lui donnai fièrement mon élu pour le peser. « C'est tout ? », grogna l'épicier. Un poireau ne pèse pas lourd. « Oui », dis-je en admiration devant mon achat. A ce moment-là, le monsieur saisit mon poireau de la balance, le coupa en deux, jeta la partie supérieure verte et me remit un poireau estropié et rachitique. J'ai hurlé à l'assassinat : « Oh non ! il me faut le poireau entier ! ». J'ai refait ma difficile sélection. Le marchand n'était vraiment pas content de moi.

A mon bureau je contemplai des heures entières mon poireau en essayant de trouver les mots qui lui appartiennent parmi tous les mots dans ma tête. J'ai passé un été verdoyant à décrire mes légumes sensuellement et j'aimais le jardin qui a poussé sur mon papier.

Ce qui arriva après est une autre histoire. Dès le début de la pomme de terre j'avais l'idée obstinée d'illustrer mes légumes par des photos. Je voulais que les enfants soient confrontés à l'objet-même et non pas à une interprétation de cet objet. Je ne voulais pas illustrer l'action, mais seulement présenter les légumes en grandes vedettes. Je pensai immédiatement à mon ami photographe Albert Giordan qui aime l'idée et l'histoire, et qui mit en scène les cadeaux végétaux.

J'ai fait alors quelque chose qui n'est pas très déontologique : j'ai envoyé mon manuscrit simultanément à trois maisons d'édition. Je n'en suis pas fière mais j'avais hâte d'avoir une réaction professionnelle et je ne voulais pas attendre une éternité. Je fus comblée car les trois éditeurs m'ont répondu en peu de temps qu'ils voulaient publier mon histoire. J'étais dans un bon bain-marie ! Que faire ?

Je suis allée à Bologne avec les photos splendides

d'Albert Giordan et l'intention de donner mon texte à l'éditeur qui accepterait mon projet. Aucun des trois ne voulait des photos. Un des trois m'a proposé d'appivoiser les photos avec une frise autour. Un autre envisageait de reproduire les photos (si j'insistais !) mais de faire illustrer l'histoire aussi. Le troisième voulait insérer ma nouvelle dans une collection documentaire sur les légumes. Tous ont essayé de me convaincre, bien que les photos soient belles, que ce n'était pas une bonne idée pour un livre d'enfant et que cela ne se faisait pas.

J'étais à moitié convaincue et à moitié lasse, mais une voix dans ma tête m'a dit : « si je fais des livres, c'est pour tenter d'innover et de faire justement ce qui ne se fait pas ». Alors j'ai continué à lutter pour ma petite idée. J'ai réussi à faire avaler mon marché à un éditeur qui était lui aussi à moitié las et à moitié convaincu, et entre nos multiples moitiés le livre s'est produit exactement comme je voulais. Je suis très contente (je ne sais pas si lui l'est).

Je rêve d'échange harmonieux et formateur avec un éditeur. Je crois qu'écrire le manuscrit est une partie du travail. Après il faut, avec l'éditeur, créer le livre. J'aimerais croire au métier d'éditeur comme j'aimerais croire au métier d'écrivain. Mais les éditeurs sont submergés de travail et à court de personnel. Un seul me consacre du temps et m'inspire, par ses encouragements et sa confiance en moi. Un autre est le seul à répondre à mes lettres. J'ai aussi la chance d'avoir une merveilleuse agente littéraire qui lit mes manuscrits avec enthousiasme et les critique amicalement. Elle est un peu mon éditeur et entraîneur. Je suis très reconnaissante à Jean-Louis Yaich qui a permis mon existence en tant qu'auteur en aimant et en publiant mes premiers livres qui étaient pauvres en technique mais peut-être riches en expression. Mes premiers éditeurs et critiques sont mes enfants, mon mari, quelques amis. Il leur faut beaucoup de patience pour supporter ma passion et mes fautes de français.

Il est temps de sortir le linge de la machine à laver. Zut ! Je n'ai pas vu le tee-shirt rouge au milieu des culottes blanches devenues roses. Est-ce une particularité des familles d'écrivains de livres pour enfants d'avoir des culottes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ?